

Aimer… Souffrir

Noré Brunel

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

01

AIMER… SOUFFRIR

Par Paul MARAUDY

L'homme était sorti d'un petit café de la rue Dauphine et il se dirigeait vers les quais de la Seine. C'était un soir d'octobre, un soir sans ciel. L'air humide pénétrait les vêtements et donnait froid, encore que la température ne fût pas très basse. La plupart des fenêtres s'étaient éteintes et la lueur papillotante des réverbères parvenait à grand'peine à trouer le brouillard qui se traînait. Des quais et du boulevard Saint-Germain venaient des bruits sourds d'automobiles roulant sur le pavé mouillé, entre les trottoirs où les passants devenaient de minute en minute plus rares.

L'homme, qui cheminait lentement, déboucha sur le quai, hésita sur la direction à prendre et puis, brusquement, il tourna à droite et remonta le quai des Grands-Augustins. Il était seul et n'entendait que le bruit de ses pas sur le bitume. L'ombre s'était épaissie ; il ne distinguait rien à moins de dix pas de lui. Jusqu'à la hauteur du pont Saint-Michel il marcha du côté opposé à celui de la Seine puis, arrivé au quai Saint-Michel, il traversa la chaussée et prit le trottoir auquel les boîtes des bouquinistes font un abri.

Il s'arrêta un long moment, face à Notre-Dame que l'épaisseur de la brume lui dissimulait. Il se tenait courbé, comme s'il fût

chargé d'un fardeau sur les épaules, les mains dans les poches de son pardessus, immobile et silencieux.

L'horloge d'un bâtiment égrena les douze coups de minuit. Alors, l'homme reprit sa marche. Tous les vingt ou trente pas il s'arrêtait quelques secondes pour se pencher vers le fleuve dont il voyait couler l'eau. Il l'entendait clapoter contre la haute muraille grise, peu pressée d'aller se perdre dans l'inconnu.

Une autre horloge, qui retardait sur la première, sonna à son tour minuit. L'homme tressaillit cette fois. Il murmura :

— C'est le glas, le glas qui sonne.

Puis, se penchant davantage, il dit à mi-voix :

— Quelques mauvais instants à passer. Mais ce sera fini, fini… Demain des mariniers trouveront un noyé qu'on emportera à ce qui fût autrefois la Morgue. Eh bien ! quoi ! n'aurais-je pas le courage ?

Il releva la tête, peut-être pour découvrir une étoile, mais il ne vit rien. Lentement, hésitant encore, il souleva l'une de ses jambes pour monter sur le parapet. Ce fut alors qu'une main le saisit et, violemment, le rejeta en arrière. Il n'avait pas entendu marcher et son étonnement fut grand. Une voix lui dit :

— Quelle bêtise alliez-vous donc faire ?

L'homme maugréa :

— Est-ce que je vous demande quelque chose, moi ? Cette eau, elle est à tout le monde !

— Parbleu ! Mais elle est surtout aux poissons et vous les auriez dérangés, à cette heure, si vous aviez fait le plongeon. Peintre ? Musicien ?

— Ça vous regarde ?

— Allons ! Pas de mauvaise humeur, mon ami !

C'est assez que vous ayez voulu mourir Si vous vous mettez à ronchonner par-dessus le marché ! Je vous demandais si vous étiez peintre ou musicien parce que vous ressemblez à un personnage de Murger, vous savez bien, La Vie de Bohème ! Ce n'était pas toujours rose, là, non plus, mais on savait rigoler. Allons ! Venez car il fait frais. L'eau doit être terriblement froide.

— Oh ! vous savez, dit l'homme à présent sans révolte, vous pouvez m'emmener où vous voudrez. Tôt ou tard, je recommencerai.

— Bien sûr ! Seulement je ne serai plus là, moi, pour vous voir faire la bêtise, et alors je m'en f...icherai.

L'homme s'arrêta, regarda son « sauveteur », le dévisagea et demanda :

— Qui êtes-vous ?

— Vous le saurez tout à l'heure.

— Alors où m'emmenez-vous

— Chez moi. Je suis seul avec une gouvernante qui doit dormir à poings fermés. Nous serons seuls et nous bavarderons en buvant un vieux cognac.

Sur cette proposition de l'inconnu les deux hommes se turent. Par instants ils se regardaient à la dérobée. Le « désespéré » était un homme fatigué mais qui ne devait pas avoir dépassé de beaucoup la trentaine. Ses traits tirés, son visage tourmenté attestaient qu'il souffrait moralement et peut-être physiquement. Il portait les cheveux longs, une moustache rase et une petite barbiche en pointe à la façon des rapins d'autrefois. Le front était haut, intelligent, et les yeux, lavés du voile de tristesse qui les recouvrait, devaient avoir un ardent éclat. Quant au « sauveteur », il paraissait trente-cinq ans et devait être un bon vivant à en juger par le sourire qui éclairait son visage.

Pour rompre le silence qui lui pesait maintenant, l'homme qui avait failli sauter dans la Seine demanda :

— C'est loin, chez vous ?

— Non, là, tout près : dans l'Île Saint-Louis. Êtes-vous las ?

— Je ne sais pas. Ah ! Vous m'avez fait une sale blague, allez ! Maintenant ce serait fini alors que ça va recommencer.

— Quoi donc, mon ami ?

L'homme se toucha le front.

— Ce qui est là, dit-il. Ah ! la vie…

— Je sais, parbleu ! Elle n'est pas tellement rose. Mais quand on est jeune…

— Quand on est heureux comme vous devez l'être, vous…

Ils arrivaient au pont de l'Archevêché qu'ils franchirent sans que l'homme eût songé à regarder l'eau noire et mystérieuse qui

coulait.

Soudain, le « sauveteur » toucha le bras de son compagnon et dit :

— C'est ici.

Il fit jouer la porte, actionna le minutier, poussa doucement l'homme devant lui et dit encore :

— Inutile de prendre l'ascenseur ; j'habite au deuxième étage.

Il s'arrêta au second palier pour ouvrir. Alors, l'homme remarqua une petite plaque de cuivre sur la porte de l'appartement. Elle portait ces mots :

DOCTEUR MICHEL BRIARD

MÉDECINE GÉNÉRALE

— Nous voici chez moi. Veuillez entrer, ami, dit en s'effaçant le médecin.

Et lorsqu'il fut entré dans le salon où son hôte le conduisit, l'homme remarqua :

— Il fait bon, ici, et l'on est bien chez vous.

02

Le docteur Briard ouvrit un petit bar, en tira une bouteille de cognac, déposa deux verres sur un guéridon et servit la liqueur dorée.

— Ceci, dit-il, console de bien des choses mais il faut savoir ne pas en abuser.

Puis il s'assit, souleva son verre et souhaita :

— À votre bonne santé, mon ami.

— Oh ! vous savez, répondit l'homme, malade ou bien portant il faudra recommencer.

Il se tut, but une gorgée, déposa son verre et se plongea dans une profonde réflexion, comme s'il eût été seul. Alors, le docteur Briard put l'examiner à son aise. Son œil exercé de praticien notait certains détails : la finesse aristocratique des mains, le charme et la distinction du visage. Ce malheureux appartenait à une classe plutôt élevée de la société, mais il était évident qu'il était en proie à la douleur morale et qu'il n'avait pas toujours dû manger à sa faim.

La voix du médecin le fit sursauter.

— Avez-vous faim, mon ami ?

— Non ; la faim, je ne sais même plus ce que c'est. Je vais manger, parfois, quand j'ai quelque argent, mais ça n'a aucune importance.

— Ce qui est important, c'est ce que vous avez là…

Et le docteur Briard, de son index, montrait le front de l'homme. Il poursuivit :

— Vous allez me dire ce que c'est.

— Peuh ! À quoi bon ?

— J'y tiens. En vous empêchant de commettre une sottise j'ai pris une grande responsabilité. N'oubliez pas au surplus que je suis médecin. Un médecin sait parfois guérir les âmes.

L'homme hocha la tête.

— On ne peut rien pour moi, dit-il, ni vous, ni personne.

— Qu'en savez-vous ?

— Vous me donnerez des conseils ? J'ai tellement essayé de réfléchir, de me guérir moi-même de ce que j'ai. Je n'y suis pas arrivé. Alors… Oh ! je veux quand même vous remercier, monsieur. Vous avez fait votre devoir d'homme. Plus que votre devoir puisque vous m'avez accueilli chez vous. Mais il eût mieux valu me laisser aller vers la mort parce que je n'aurai plus, jamais, la force de subir une existence lamentable et qu'il me va falloir surmonter une fois de plus l'instinct de la bête qui veut vivre malgré tout. J'étais prêt. Vous m'avez obligé à lutter encore.

Le docteur Briard avait remarqué une alliance à la main gauche de l'inconnu. Il demanda :

— Vous êtes marié ?

Et comme il n'obtenait pas de réponse, il ajouta :

— Si vous avez une femme elle doit être terriblement inquiète à cette heure.

Alors, amèrement, l'homme dit :

— Ma femme ! Ah ! docteur, si vous saviez comme ça peut lui être égal que je sois mort ou vivant !

Le médecin venait de toucher à la plaie de son malade.

Il insista :

— Il y a tant de malentendus ! Qui vous dit, qu'est-ce qui vous prouve que vous avez raison ? J'ai connu, de par ma profession, bien des ménages. J'ai eu la chance d'en raccommoder quelques-uns. Ce qu'on croyait un fossé n'était rien qu'une faille. Qu'avez-vous à reprocher à celle que vous avez épousée ?

Mis en confiance par la voix grave et chaude de son hôte, par l'accueil qu'il lui avait fait, un moment réconforté par l'alcool, l'homme se décida soudain à faire l'aveu de sa misère :

— Elle m'a quitté, monsieur. Elle est partie il y a une quinzaine de jours en emmenant notre enfant.

— Comme cela ? Sans motif ?

— Sans motif ! Mais, docteur, c'est qu'elle est allée rejoindre son amant, parbleu !

Ainsi donc c'était bien cela : un de ces drames si communs, si navrants qui détruisent ce que l'Amour a cru édifier pour une durée éternelle. On se rencontre un jour, on se sourit, on s'aime ou l'on croit s'aimer jusqu'au jour où la chair exige d'autres ivresses, où l'on découvre que l'idole n'est qu'un pauvre être humain avec ses défauts…

Le médecin demanda :

— En avez-vous la certitude ?

— Comment pourrais-je douter ?

Il y eut encore un assez long moment de silence parce que l'homme hésitait encore un peu à se livrer à celui qui, plus qu'un

médecin, était maintenant un confesseur. Mais il se décida enfin et il dit :

— Ce que je vais vous confier ne changera rien à ma détresse mais vous avez acquis, par votre bonté, le droit de savoir. Permettez-moi de me présenter : je me nomme Pierre Journiac et je suis artiste musicien. Il y a une dizaine d'années j'obtins un second prix au Conservatoire et je crus avoir devant moi un bel avenir. Je travaillais dans les grands concerts où l'on me payait des cachets qui m'assuraient une vie fort acceptable. Lorsque j'avais des loisirs je composais un peu et il me semblait que j'arriverais un jour à la célébrité.

— Cela peut venir encore, car vous êtes jeune, mon ami.

Pierre Jouniac secoua la tête.

— Non, je vous ai dit que tout est fini. Chez moi, en moi, tout est cassé. À vingt-six ans je me suis marié. Elle était une jeune fille adorable, monsieur et il semblait que nous eussions les mêmes goûts. Alors, je n'aurais pas eu assez d'épithètes pour vous la peindre. Un ange de beauté, de pureté. J'en étais fou et j'ai cru, pauvre sot, qu'elle m'aimait de toute sa chair et de toute son âme. Ah ! là, là !…

— Peut-être vous a-t-elle réellement aimé comme vous le croyiez.

— Oui, peut-être, après tout. Mais après…

— L'ange devint démon ?

— Ce n'est pas tout à fait cela… Car j'ai eu des torts moi-même. Mes échecs dans la composition pour laquelle je croyais

avoir des dons, mon impuissance à sortir de la médiocrité, à me créer la célébrité que j'ambitionnais, l'impossibilité où je me trouvais, en dépit de tous mes efforts, d'assurer à mon foyer l'aisance que j'avais promise à ma femme, tout cela m'avait rendu nerveux, d'humeur inégale. Ah ! docteur, si vous saviez combien les temps ont toujours été difficiles pour les musiciens ! Il faut courir après les engagements, accepter tout ce qui s'offre, chômer trop souvent, n'être jamais sûr du lendemain…

— Oui, je sais. C'est le lot de tous les artistes. Les peintres sont ainsi, et les écrivains. Pour un qui réussit, neuf végètent.

— Solange…

— Solange ?

— Oui, ma femme. Elle sut patienter pendant quelques années. Mais une femme, surtout quand elle est jolie, s'accommode mal de la misère. Je sentis un jour qu'elle m'échappait, qu'elle s'évadait. Non seulement elle supportait mal les privations que je lui imposais mais elle m'en voulait d'être un raté. Elle n'avait plus aucun élan pour moi et lorsque je m'excusais de mon humeur elle me cinglait d'un sourire de mépris. Est-ce ce que je ne vous ennuie pas avec mon histoire ?

— Je vous en prie, mon ami, épanchez-vous. Cela fait du bien.

— Oui, c'est vrai. Depuis un instant je souffre moins, il me semble.

— Encore un peu de cognac, voulez-vous ? Une larme…

— Je n'abuse pas ?

— Si vous vouliez abuser je m'y opposerais. Là… Il s'est donc agi, tout d'abord, d'une incompatibilité d'humeur provoquée par vos insuccès. Et puis il est arrivé ce qui arrive dans la plupart des cas. On ne s'entend plus et chacun s'en va de son côté à la recherche d'un bonheur plus ou moins problématique.

— Oui… Mais son bonheur, ou ce qu'elle croyait être du bonheur, Solange l'avait trouvé avant de me quitter. Un jour, monsieur, j'ai découvert dans un coffret qui lui appartenait le portrait d'un homme, d'un inconnu. Son amant… C'était l'évidence. Naturellement elle nia lorsque je lui jetai à la face son infamie. Elle eut même l'impudence de se fâcher parce que je m'étais permis de fouiller ses tiroirs. Poussée à bout, elle finit par prétendre que ce portrait était celui d'un ami d'enfance. « Un ami d'enfance ! » m'écriai-je. « Et tu l'as gardé sans jamais me le montrer ! Menteuse ! Menteuse ! Si tu dis vrai, fais-moi connaître son nom ! »

« Alors elle est entrée dans une colère folle et, trépignant, gesticulant, elle m'a déclaré qu'elle en avait assez de moi, que ma jalousie l'exaspérait, qu'elle n'était pas faite pour une vie misérable et qu'elle allait chercher ailleurs ce qui lui manquait chez nous.

« Je ne pris pas sa menace au sérieux, mais le soir, quand je rentrai, elle n'était plus là…

« Et c'est depuis, monsieur, que je traîne comme un boulet mon existence misérable, depuis que je souffre comme un damné car il y a, quelque part, une femme que j'aime encore, un enfant que j'adorais et que je ne pourrai jamais plus retrouver… »

Pierre Journiac haletait de souffrance et le docteur Briard était profondément ému. Il dit :

— Vous oublierez avec le temps et, tôt ou tard, vous rencontrerez une autre femme qui…

— Ce ne sera pas elle, ma Solange ! Ah ! docteur, si vous l'aviez connue… Mais tenez, j'ai là un de ses portraits que je vais vous montrer et vous verrez comme elle était belle !

Pierre Journiac prit un portefeuille dans sa poche, il en tira un portrait et le tendit au médecin qui ne put retenir ce cri de surprise :

— Elle ! Solange Lussac !

— Ah ! s'écria alors le mari, vous connaissiez donc ma femme ?

Il pointa ses regards sur son interlocuteur et soudain, sans réfléchir, il cria :

— Ah ! Mais j'y suis ! C'est vous, l'homme du portrait. Oui, c'est vous ! Je vous reconnais ! Misérable ! Vous m'avez empêché de mourir et c'est vous qui m'avez pris ma femme !

— Mon ami ! Mon ami ! protesta le médecin. Je vous jure…

— Taisez-vous !

Écumant de rage, Pierre Journiac parut près de se jeter sur Michel Briard ; mais, brusquement, il renonça à son dessein, s'élança vers le vestibule et partit, comme un dément, en faisant claquer la porte sur ses pas.

Le médecin jugea inutile de courir à sa poursuite Il ne voulait point mettre ses voisins en émoi et il se disait que, réellement, l'homme qu'il avait voulu sauver était fou. Il murmura :

— Bah ! Que son destin s'accomplisse.

Et, tout médecin qu'il fût, il se versa un autre verre d'alcool.

03

— Voyons, voyons, je n'ai pas rêvé ? se demandait le docteur Michel Briard. Tout ceci est bien réel ? Et cependant l'aventure est à peine croyable…

Il se replongea dans le passé, un lointain passé, vieux de douze à quinze ans.

Quand il étudiait au lycée, à l'époque du premier bachot, il avait pour camarade et, mieux, pour ami, un garçon de son âge, Maurice Lussac, qu'il affectionnait fraternellement. Un jour, Maurice lui dit :

— Tu sais, Michel, j'ai tellement parlé de toi à mes parents qu'ils désirent te connaître. Si ton père et ta mère n'y voient pas d'inconvénient je t'emmènerai à Château-du-Loir aux prochaines vacances de Pâques.

L'invitation enchanta Michel qui l'accepta sous réserve de l'autorisation paternelle et d'une invitation en règle de la famille Lussac. Celle-ci ne se fit pas attendre et M. Briard père ne souleva aucune objection.

— Mais ce sera à la condition que ton ami Maurice viendra à son tour passer quelque temps avec nous dans notre propriété de Moret aux grandes vacances.

Ce qui avait été ainsi décidé se réalisa et, par un beau jour d'avril, les deux lycéens prirent le train en direction du Maine, heureux de se sentir libres, heureux de ne point se séparer.

Que de projets ils firent pendant les quelques heures que dura le voyage ! Ils excursionneraient en vélo, iraient pêcher dans le Loir, feraient de belles récoltes de champignons en attendant les parties de canotage que l'été venu, et débarrassés de leur examen, ils feraient sur le Loing dans les environs ravissants de Moret.

Comme ils descendaient du train :

— Mon père et ma sœur ! s'écria Maurice en tendant un doigt vers la sortie de la gare.

— Ta sœur, dit Michel. C'est vrai… Je ne pensais plus que tu avais une sœur.

C'était une fillette d'une douzaine d'années, mais déjà formée comme une femme. Sa poitrine à peine naissante tendait déjà l'étoffe de sa robe et ses jambes avaient la cambrure qui donne aux jeunes filles l'allure harmonieuse qui séduit. Michel Briard, pourtant, ne vit en elle qu'une enfant, une petite sœur pour ainsi dire insexuée. Il avait dix-sept ans, lui ! Il allait être bachelier !

Tout le temps que durèrent les vacances il ne fit attention à elle que parce qu'elle était la sœur de son ami et il la quitta sans émoi.

Un an plus tard, quand il revint à Château-du-Loir, il fit la découverte qu'elle n'était plus une enfant et qu'elle serait bientôt une jolie jeune fille. Elle avait grandi, s'était épanouie et montrait

déjà cette pudeur qui éveille chez les jeunes garçons le sentiment de l'amour.

Alors il ne la traita plus tout à fait comme une petite camarade et il eut envers elle des réserves que, peut-être, elle remarqua.

Lorsqu'il eut vingt-deux ans elle en compta quinze. Alors, s'il n'était pas tout à fait un homme encore, elle était femme par sa coquetterie, l'éclat de ses regards, ses brusques changements d'humeur, ses élans et ses retenues.

Le jeune étudiant se dit que lorsqu'il aurait terminé ses études de médecine elle serait en âge de se marier et il rêva d'en faire la compagne de sa vie. L'aimait-il vraiment d'amour ? Il n'aurait su le dire mais il savait du moins qu'elle était alors prête à recevoir son aveu.

Il se tut. Une petite infirmière de Tenon occupait alors ses pensées parce qu'il en avait obtenu les faveurs. Et puis, il y avait l'incertitude de l'avenir, le service militaire à accomplir, l'aléa des débuts dans une profession difficile. Et Michel Briard était trop sérieux pour s'engager avant de savoir s'il surmonterait les premiers obstacles de sa carrière.

S'il tint secret ses sentiments, il laissa du moins aux mains de Solange un portrait, une petite photo qu'elle avait prise de lui. Ce fut tout. Les circonstances allaient séparer les jeunes gens qui ne devaient plus se rencontrer du jour où Maurice Lussac, ayant opté pour la médecine coloniale, partit pour Bordeaux où ses études devaient s'achever.

Certains pourraient s'étonner de ce qu'un incident aussi commun ait pu rompre des liens dont la solidité paraissait assurée.

Combien de relations, combien d'amitiés mêmes n'ont pas résisté à la séparation ? On s'est juré de se voir, de s'écrire… La vie passe. On se plonge dans d'autres milieux. Les lettres s'espacent. Et même quand on garde au cœur les plus fervents souvenirs on laisse se rompre les fils qu'on avait jugés indestructibles.

De loin en loin Maurice et Michel se donnaient de leurs nouvelles, et ce fut par un mot très bref que Michel Briard apprit le départ de son ami pour le Tonkin. Ce jour-là il se demanda ce qu'était devenue Solange et il fut tenté d'écrire pour se rappeler à son souvenir. Il ne le fit pas. À quoi bon ? Son amour d'adolescent s'était détaché de son cœur comme se détache de l'arbre une jeune feuille.

Il y avait bien près de deux ans qu'il avait ouvert un cabinet à Paris quand, un soir où les anciens élèves de Montaigne s'étaient réunis, il eut l'occasion de s'entretenir de la famille Lussac avec un de ses anciens condisciples. Et ce fut ainsi qu'il apprit que Solange s'était mariée sans que l'informateur pût dire quel mariage elle avait fait.

Il le savait maintenant, le docteur Michel Briard : un pauvre, un peu reluisant mariage.

Il n'avait éprouvé aucun chagrin quand il avait su qu'elle avait aliéné sa liberté. À présent il souffrait un peu.

— Elle méritait mieux que cela, mieux que ce musicien sans avenir, Solange Lussac.

Il prononça ces mots tout bas et ajouta mentalement : « Si je l'avais épousée… »

— Bah ! c'est de l'histoire ancienne ! murmura-t-il.

Et il quitta son fauteuil pour aller se coucher car il était bien près de deux heures.

Mais il s'efforça vainement à s'endormir. Il revoyait Solange, la Solange de seize ans, si gracieuse, si jolie et si femme ! Oui, pourquoi ne l'avait-il pas épousée, après tout ? Elle n'aurait pas connu la médiocrité et il ne vivrait pas, lui, dans une solitude qu'il trouvait parfois lourde.

Qu'est-ce donc qui avait poussé Pierre Journiac à venir sur ses pas tenter de se donner la mort ? Étranges rencontres que ménage la vie !

Le docteur Michel Briard songeait. Le musicien qu'il avait sauvé — mais pour quelques heures peut-être — était sans doute un exalté mais il n'était pas fou. Il s'était écrié : « C'est vous l'homme au portrait, je vous reconnais ! Misérable ! » Pouvait-il avoir inventé cela ?

Alors ? C'était que Solange Lussac avait gardé l'image qu'il lui avait donnée ? C'était qu'elle n'avait pas oublié, elle, que son cœur s'était donné pour toujours ?

Parbleu ! Elle avait épousé Pierre Journiac par dépit, pour faire une fin, comme on dit. Le premier venu, quoi ! Michel Briard murmura :

— Ah ! que c'est bête ! que c'est bête !

C'était bête, évidemment, mais il n'y pouvait plus rien. Il y avait, dans Paris, parmi tant d'autres, un mari qui voulait mourir parce que sa femme l'avait quitté et, quelque part, une femme qui souffrait de n'avoir pas touché le cœur de celui qu'elle avait élu.

Il était désormais trop tard pour réparer ce qui avait été une bêtise.

Michel Briard voulut s'évader de l'emprise de son souci.

— Bah ! se dit-il, ils s'arrangeront, s'ils le veulent. Et s'ils ne s'arrangent pas… Il est tant d'autres détresses que je ne peux soulager !

Il tourna, se retourna dans son lit. La silhouette retrouvée de Solange Lussac l'obsédait comme un remords — ou comme un désir.

04

Deux jours durant, Michel Briard crut avoir reconquis sa paix. Tout entier à ses consultations, à ses visites, il se libéra pendant de longues heures de l'obsession et quand la vision de Solange revenait l'importuner il se disait pour la chasser :

« Bah ! Elle est maman et dix années l'ont vieillie. Elle n'est plus la Solange que je revois. »

Mais la question qu'il s'était posée et qu'il avait voulu éluder revint le harceler :

« Et si j'étais vraiment l'homme du portrait ? »

En arrachant Pierre Journiac au parapet qu'il enjambait, Michel Briard avait accompli un devoir d'humanité. N'avait-il pas, désormais, un autre devoir à remplir : celui de tenir la promesse qu'il avait faite à une jeune fille ?

Il se révolta contre cette préoccupation :

— Eh quoi ! se demanda-t-il à mi-voix, une promesse ? Laquelle ?

Mais il ne put pas se mentir et il dut reconnaître que s'il ne s'était pas engagé verbalement il avait eu, autrefois, des regards, des attitudes qui avaient trahi son émoi intérieur et qu'une jeune fille romanesque, une enfant, avait pu prendre pour un aveu.

— Dans ces conditions, observa le médecin comme s'il eût discuté avec un interlocuteur, combien un homme devrait-il épouser de jeunes filles ? Chacun de nous n'a-t-il pas souri à une foule d'entre elles, n'a-t-il pas fait à certaines des compliments plus ou moins sincères qu'elles n'avaient tout de même pas le droit d'interpréter comme des déclarations ?

Mais s'il éprouvait ainsi le besoin de discuter c'est que l'obsession devenait plus forte. Il avait beau se dire que Solange avait vieilli de dix années et que la maternité avait pesé sur sa grâce. Au contraire, il l'imaginait à présent pleinement épanouie, splendide de formes, et le désir qui l'avait pris un soir s'avivait. Il prit une résolution :

— J'en aurai le cœur net. Il faut que je la retrouve.

Et ce fut ainsi qu'il partit, un matin, pour faire le voyage qui l'avait conduit à maintes reprises, avec Maurice Lussac, à Château-du-Loir.

Il retrouva facilement le chemin qu'ils avaient pris, un soir, avec Solange encore enfant et son père. C'était le même paysage, mais rouillé par l'automne alors que jadis il était peint par le

printemps. Il gravit ce chemin, arriva sur le coteau et la maison lui apparut avec ses couleurs délavées.

Quand il tira sur la chaîne pour actionner la sonnette d'appel son cœur battit un peu. N'était-ce pas Solange qui allait lui ouvrir ?

Un roquet jappa et des pas firent crisser le gravier de l'allée. Ce fut un homme d'une cinquantaine d'années qui apparut.

— Vous désirez, monsieur ?

— Je serais heureux de saluer la famille Lussac. Je suis le docteur Briard.

— La famille Lussac… Mais, monsieur…

— Me serais-je trompé d'habitation ?

— Non pas, non pas, monsieur. Veuillez entrer, je vous prie.

Le docteur Briard passa le portail et arrêta celui qui le recevait.

— Je ne veux pas abuser, dit-il, et si vous avez quelque chose à me dire au sujet des Lussac…

— Madame et monsieur Lussac ne sont plus. Un accident d'automobile, il y a cinq ou six ans, je ne sais plus au juste… Mais ne restons pas ici, je vous prie.

Il fallut que Michel suivît son hôte jusque dans la maison dont il ne reconnut plus l'intérieur. Tout y avait été changé : les meubles, les tableaux, tout ce qui aurait pu rappeler le passé. Quand les deux interlocuteurs se furent assis dans le salon :

— Et M Lussac ? demanda Michel.

— Elle est mariée, monsieur, mariée à un musicien, je crois. Quant au fils, il est médecin dans les colonies.

— Oui, je sais ; nous avons fait ensemble une grande partie de nos études mais la séparation a distendu les liens qui nous avaient unis. Et vous ne connaissez pas l'adresse de celle que je nommais « Mademoiselle Solange » ?

— Non, non, monsieur. Quelque temps après la mort des parents j'ai acheté cette maison aux enfants et…

— Alors vous avez dû traiter avec la jeune fille ?

— Pas exactement. J'ai eu affaire à la vieille M Lussac, la sœur de feu M. Lussac chargée d'administrer les biens des héritiers, encore qu'ils fussent majeurs. M Lussac, tante, habitait et doit encore habiter La Ferté-Macé, quartier de la Sauvagère.

— Vous permettez ? demanda Michel Briard en sortant de sa poche un carnet et un crayon.

Il nota l'adresse, remercia et se leva.

— Ah ! monsieur, permettez-moi de vous offrir un verre de notre vin blanc, proposa l'hôte.

Mais Michel se récusa.

— Je vous remercie, dit-il.

Il prit congé et s'en alla à la recherche d'un restaurant.

Le soir même il reprenait le train pour Le Mans avec la ferme intention de pousser jusqu'à La Ferté-Macé, assuré qu'il y trouve-

rait Solange.

De plus en plus il éprouvait le besoin de la revoir.

05

La petite maison de la vieille M Lussac était en plein bocage normand, dissimulée, presque perdue dans un bois de bouleaux, à une lieue du joli bourg qui rassemble ses maisons sur la route de Briouze à Bagnoles-de-l'Orne.

Le docteur Michel Briard n'eut cependant pas beaucoup de peine à la découvrir, tant on l'avait parfaitement renseigné. C'était une demeure d'assez modeste apparence mais très bien entretenue et fort coquette, avec son jardin plein de fleurs d'arrière-saison et son potager aux vives couleurs. Une cour sablée la séparait du jardin. Un jeune enfant y jouait dans les rayons de soleil qui éclairaient cette après-midi d'une douceur exceptionnelle.

— Bonjour, mon enfant, dit Michel après avoir poussé le petit portail de bois peint en bleu qui donnait accès à la cour.

L'enfant regarda le visiteur sans répondre. Il n'avait pas peur mais demeurait un peu saisi. Le médecin demanda :

— Ta maman est-elle là ?

Au même instant la porte de la demeure s'ouvrit et une jeune femme se montra sur le perron. Michel la salua et, souriant, demanda :

— Madame Pierre Journiac, n'est-ce pas ? Vous ne me reconnaissez pas ? Michel Briard !

— Ah ! Michel… s'écria Solange en descendant rapidement les trois marches.

En tendant sa main, elle se reprit :

— Monsieur Briard !

— Je vous en prie, dit-il ; c'est Michel, comme autrefois… Solange.

Il la contemplait, heureux, retrouvant tout à coup tout le vieil amour de l'adolescence. Elle n'avait rien perdu de sa beauté et pleinement formée, admirablement épanouie, elle était infiniment émouvante. Elle rougit un peu et interrogea :

— Qu'est-ce qui me vaut le plaisir de vous voir ?

— J'ai connu votre retraite, je passais dans la région et je me suis permis de venir vous exprimer, bien tard en vérité, ma sympathie dans le malheur qui vous a frappé. Et puis, il y a si longtemps que je suis sans nouvelles de Maurice ! Elle voyait bien qu'il était gêné et ne disait pas exactement la vérité. Elle proposa :

— Vous allez entrer. Ma tante, qui vous connaît de nom, sera heureuse de vous accueillir.

Elle lui montra le chemin et le conduisit dans une pièce qui était à la fois à usage de salon et de salle à manger et où régnait un ordre impeccable.

— Vous permettez ? demanda Solange. Je vais appeler ma tante.

Il eût préféré que M Lussac fût absente mais il pensa qu'il aurait l'occasion de revoir Solange en tête à tête si on lui faisait la faveur de le retenir. La vieille demoiselle parut, toute souriante.

— Monsieur, dit-elle, puisque vous avez été l'ami de mon neveu Maurice et de Solange, soyez le bienvenu dans mon humble logis.

Michel Briard remercia et s'excusa d'avoir rompu la solitude des deux femmes.

— Mais, monsieur, nous sommes enchantées, au contraire, et je pense bien que vous nous ferez le plaisir d'accepter notre hospitalité si rien ne vous presse de partir.

Il protesta.

— Vous êtes trop aimable, mademoiselle. Il doit y avoir à La Ferté des restaurants et des hôtels…

— Certes ! Mais La Ferté est à une lieue et, en cette saison, le soir tombe vite. Nous vous recevrons très simplement et c'est nous qui vous serons reconnaissantes de la compagnie que vous nous tiendrez. Solange me parlait de vous il y a quelques jours en déplorant de n'avoir jamais eu de vos nouvelles.

Il s'excusa :

— La vie qui absorbe, dit-il… Les mille soucis quotidiens…

Au fond de soi il était enchanté d'apprendre que Solange ne l'avait pas oublié. Après quelques instants d'entretien l'aimable

demoiselle demanda l'autorisation de retourner à sa cuisine pour y préparer le dîner.

— Nous n'avons pas de bonne, dit-elle, et c'est moi qui ai la charge de la cuisine.

Quand elle se fut retirée, Solange s'approcha de la fenêtre, constata qu'il y avait encore un peu de soleil dans la cour et décida de laisser son enfant à ses jeux. Elle revint, s'assit et dit en soupirant :

— Mon pauvre Michel ! Que de choses se sont passées depuis l'époque où vous preniez vos vacances avec Maurice.

— Oui… La mort de vos parents, qui m'a désolé. Vous avez dû beaucoup souffrir.

— Oui, beaucoup, beaucoup. Mais j'ai eu d'autres épreuves, et plus terribles encore…

Le docteur Briard feignit de ne rien savoir. — Quoi donc ? demanda-t-il.

— Un mariage malheureux. J'avais épousé un musicien de grand talent mais qui, aigri par ses échecs, m'a mené une vie impossible. Je l'ai quitté il y a quelques jours à la suite d'une scène atroce et me voici seule, ici, avec mon enfant…

— Cet homme vous brutalisait ?

— Il me faisait souffrir, m'exaspérait… Et puis un jour il a découvert un portrait que je gardais et il a été pris d'une telle rage que j'ai bien cru qu'il allait me tuer.

— Un portrait… dit Michel. Le portrait d'un… ami.

— Oui.

Michel Briard, remué au plus profond de son être, prit une main de Solange et la pressa tendrement.

— Solange, dit-il, il me souvient d'avoir laissé entre vos mains une photographie qui était alors un gage… Le gage d'un sentiment que je ne sus pas, alors, exprimer. Serais-je donc la cause du drame ?

Elle le regarda, étonnée et attristée.

— Non, Michel, dit-elle, ce n'était pas votre portrait. Écoutez. Environ un an avant mon mariage, je fis la connaissance d'un honnête garçon, mais tête brûlée, qui se disait follement épris de moi. Je ne pouvais le prendre au sérieux et refusai de l'épouser, ce qui le désespéra. Un jour — il partait alors pour accomplir un long voyage — il me fit don de son portrait en me suppliant de le garder. « Si vous vous en sépariez, me dit-il, je suis sûr qu'il m'arriverait malheur. »

« Je souris à cette superstition et pris le portrait. Treize mois plus tard je me mariai — mariage d'amour, hélas ! — et reléguai la photographie au fond d'une malle, avec de vieux papiers. Peu de temps après Raymond — vous ai-je dit que ce garçon se nommait Raymond ? — se tuait dans un accident d'aviation et je me rendis responsable de cette mort. J'allai dénicher le portrait du malheureux, et ne le quittai plus. C'est ce portrait que mon mari a découvert ; pas le vôtre.

Solange remarqua l'altération des traits de son ancien camarade et elle ne sut que sourire. Il murmura :

— J'avais cru…

— Depuis peu alors, Michel, car si vous aviez pensé cela autrefois vous ne seriez pas resté si longtemps, si longtemps…

Il ne trouva rien à répondre et dit seulement :

— Solange !

Elle retira sa main, se leva et dit :

— Je vais faire rentrer mon enfant.

— Non ! Je vous en prie. Une minute encore, Solange ! Je vous jure que j'ai pensé à vous souvent, très souvent. Et maintenant que je vous revois le sentiment que j'avais pour vous se réveille. Ah ! Nous aurions été heureux, nous deux.

— Qui sait ? Peut-être pas.

— Est-il trop tard pour en faire l'expérience ?

— Il est trop tard, Michel. Je suis mariée.

— Vous avez quitté votre mari. Vous ne l'aimez plus.

— Peut-être…

Il allait, derechef, lui prendre la main, lorsque M Lussac rentra. Elle dit :

— Veux-tu, Solange, aller préparer la chambre du docteur Briard ?

Michel protesta :

— Mademoiselle !

Mais sa protestation était molle. Le vieil amour de son enfance refleurissait et l'enchaînait. Il accepta de rester et il se sentait presque heureux.

06

C'était le lendemain au terme de la soirée. Au cours de la journée, Solange et Michel avaient eu des entretiens qui n'avaient pas satisfait l'espérance du jeune médecin mais qui ne l'avaient pas tout à fait découragé. Cependant, il avait été convenu qu'il chercherait à Paris une situation pour Solange et qu'il reviendrait la voir en attendant qu'elle pût travailler.

M Lussac était montée se coucher et l'enfant dormait depuis la tombée de la nuit. Ils étaient seuls dans la salle à manger, devant un feu de bois qui réjouissait la pièce. Michel n'avait pas encore révélé qu'il connaissait Pierre Journiac, qu'il l'avait empêché de se jeter dans la Seine et que c'était à la suite de sa rencontre dans des circonstances dramatiques qu'il s'était mis à la recherche de la jeune femme. Il hésitait, mais il ne voulait point s'en aller sans avoir dit la vérité.

— Puisque vous êtes décidé à aller prendre le premier train demain matin, dit Solange, il ne faut plus tarder à aller vous coucher.

Alors Michel se décida :

— Je ne voudrais pas me retirer, ma chère amie, sans vous avoir fait un dernier aveu.

— Lequel ?

— Ce que vous m'avez appris de vos déboires conjugaux, je le savais en partie et je connais votre mari.

— Comment cela ? demanda Solange, surprise.

— Écoutez…

Et Michel Briard narra ce qui s'était passé un soir récent, comment il avait fait la rencontre d'un désespéré, l'avait provisoirement sauvé et comment Pierre Journiac l'avait quitté en croyant reconnaître en lui l'homme du portrait.

Solange avait profondément tressailli.

— Ainsi, dit-elle, il a voulu mourir parce que je l'avais quitté ? Mais non ! Il ne m'aimait pas assez pour cela ! Il a voulu se donner la mort parce que je lui ai enlevé notre enfant. Mais si j'avais la faiblesse de reprendre la vie commune il recommencerait, et c'est assez d'une expérience.

Puis, un rapprochement s'étant fait dans son esprit :

— Et vous, Michel, ajouta-t-elle, si vous ne vous étiez pas trouvé sur le chemin de mon mari, s'il ne vous avait pas rappelé mon nom, vous n'auriez pas songé à me revoir ?

Était-ce un reproche ?

— Je pensais à vous, je vous le jure, affirma Michel en dissimulant mal son mensonge. Je pensais à vous, mais je me disais que vous deviez être mariée, heureuse, et je ne pouvais que vous laisser à votre bonheur imaginé. Retrouveriez-vous un peu de

bonheur si votre mari venait vous supplier de le suivre encore et vous donner l'assurance qu'il s'amendera ?

Solange Journiac eut une seconde d'hésitation.

— Je ne crois pas, répondit-elle.

Michel s'était attendu à une protestation véhémente, à un « non » catégorique. Il fut déçu et un peu meurtri. Très triste il murmura :

— Je suis venu trop tard…

Solange appuya ses regards sur le visage ami qui reflétait la peine intérieure. Alors, comme malgré elle, elle livra ces mots qui étaient presque un engagement :

— Peut-être, Michel… Mais qui sait ?

Il prit la main de la jeune femme et la pressa passionnément sur ses lèvres.

Solange, près de s'émouvoir plus qu'elle ne l'eût voulu, retira sa main et dit :

— Soyez raisonnable, Michel, vous n'avez que quelques heures à dormir.

— Et vous aussi, répondit-il. Je suis impardonnable.

Elle le détrompa :

— Non, c'est ma tante qui se lèvera pour vous préparer le déjeuner. Il vaut mieux que ce soit ainsi.

« Il vaut mieux que ce soit ainsi. » Avait-elle donc peur de trop se livrer à la dernière minute ? Mais elle avait prononcé ces mots

et Michel en était tout réconforté.

Il s'en alla dans le matin obscur vers la gare lointaine, emportant la radieuse vision de celle qu'il était sûr d'aimer bien plus profondément qu'autrefois, et l'espérance qu'un jour il réaliserait le rêve fugitif de ses jeunes années.

Il allait très activement s'employer à trouver à Solange une situation et un logement où il irait la voir. Et quand elle serait à Paris il aurait tôt fait de la conquérir. Mais Pierre Journiac ? Car s'il ne s'était pas donné la mort il fallait compter avec lui, encore.

« Pourvu, souhaita Michel dans le train qui le ramenait à Paris, pourvu qu'il ait eu la bonne idée de recommencer. »

Ainsi, après avoir sauvé un homme, il désirait sa mort parce qu'il aimait la femme sur qui l'autre avait encore les droits les plus sacrés.

Les choses allèrent très vite : trois semaines plus tard, Michel Briard avait trouvé pour Solange un emploi de secrétaire chez un chirurgien de ses amis et un coquet logement dans la proche banlieue. Il écrivit à la jeune femme pour lui faire part de ses trouvailles et lui annoncer son arrivée à La Ferté.

Ce fut là, dans la petite maison de la Sauvagère, que se produisit le drame inattendu.

Michel Briard était arrivé depuis à peine une heure et il s'entretenait avec Solange et M Lussac quand, soudain, un homme entra dans la maison comme un fou.

Pierre Journiac, qui n'avait pas pu chasser de son esprit l'idée que le docteur Briard était l'homme au portrait, l'amant de sa

femme, avait épié celui-ci pendant quelques jours, l'avait suivi à la gare, était monté dans le même train que lui et n'avait pas tardé à comprendre. Il se rappelait brusquement que Solange avait une tante dans l'Orne, et en déduisait que le médecin allait la rejoindre. Quand il le vit monter dans le petit train de Briouze à Couterne, il ne put plus se faire aucune illusion.

Alors il tâta dans la poche extérieure de son pantalon le petit revolver dont il s'était muni pour venger son honneur et mettre un terme définitif à ses souffrances. Solange avait tout de suite reconnu son mari.

— Pierre ! Toi ! s'écria-t-elle.

Mais, aussitôt, deux coups de revolver claquèrent. La première balle avait frôlé la tête de Michel Briard sans le toucher. La seconde était entrée dans la poitrine de Pierre Journiac qui s'effondra.

M Lussac, horrifiée et prise d'effroi, s'était précipitée au dehors. Solange ne se préoccupa point de Michel. Elle se jeta sur le corps de son mari en criant éperdûment :

— Pierre ! Pierre !

Ce cri de l'âme, ce cri d'un amour qui demeurait entier malgré les apparences, meurtrit Michel que le revolver avait épargné. Il comprit qu'il était rejeté du cœur qu'il avait espéré conquérir. Pâle et tremblant, il s'approcha du corps ensanglanté, écarta doucement Solange, examina la blessure, se releva et dit :

— Je crois qu'on pourra le sauver ; mais il ne faut pas perdre de temps.

Moins d'une heure plus tard, Pierre Journiac était hospitalisé à La Ferté et remis aux soins d'un chirurgien.

Cependant, à la Sauvagère, M Lussac revenue de sa rude émotion avait interrogé sa nièce :

— Solange, j'ai le droit de savoir la vérité. Ce médecin que j'ai reçu ici, qu'était-il pour toi ?

— Je vous l'ai déjà dit, ma tante : un camarade d'autrefois que je n'avais pas revu depuis l'époque où Maurice partit pour achever ses études à Bordeaux.

— Rien que cela ?

— Je vous le jure.

— Et cependant…

— Ne vous avais-je pas révélé aussi que Pierre était à demi-fou ? Vous en avez la preuve maintenant. Le malheureux ! Et dire que je l'ai aimé exclusivement, de toute mon âme… S'il allait mourir…

— Serais-tu malheureuse s'il mourait ?

Des larmes brillèrent aux yeux de Solange.

— Qu'il guérisse alors, dit M Lussac, et rien ne sera perdu !

07

L'extraction de la balle ne devait pas durer plus d'une heure. La lutte contre la mort devait durer plus de huit jours. Le docteur Briard, oubliant qu'il avait à Paris une clientèle, ne voulut point confier à ses confrères la vie qui était en danger.

Comme s'il eût soigné un frère, il ne quitta pas le chevet du malade, fit appel à toute son énergie, à toute sa science et connut l'âpre joie de triompher.

Parfois, dans les heures où il était seul à suivre l'évolution de la fièvre, il se disait :

« Si je le laissais mourir qui songerait à me le reprocher ? Alors Solange serait libre et j'arriverais facilement à m'en faire aimer. »

Le bonheur qu'il avait rêvé de connaître, il le tenait entre ses mains.

Eh bien ! non. Il n'avait pas le droit de livrer à la mort l'homme qu'il avait ramené une première fois à la vie et qui avait voulu le tuer. Il n'avait pas le droit de voler à un pauvre homme la femme qu'ils aimaient tous les deux ; pas le droit d'enlever à un enfant son père.

Lorsque Pierre Journiac put parler il murmura, en reconnaissant celui qui le soignait :

— Vous ! Vous encore !

— Je fais mon devoir, répondit simplement le médecin.

— Je ne vous ai donc pas tué ?

— Si vous m'aviez tué vous auriez commis une erreur criminelle.

— Pourquoi êtes-vous allé rejoindre Solange chez sa tante ? Et d'abord, comment saviez-vous qu'elle était là ?

— Je l'ai recherchée pour vous la ramener.

— Vous mentez ! Vous mentez encore ! Elle est votre maîtresse. Allons ! reconnaissez-le et laissez-moi mourir pour faire cesser l'horrible souffrance que vous m'avez infligée.

— Mon pauvre ami ! dit Michel. Si vous saviez…

La porte s'ouvrit et Solange pénétra dans la petite salle. Alors, le docteur Briard fit un pas vers elle et, montrant le blessé :

— Mon rôle est terminé, madame, dit-il. C'est à vous que je confie votre mari. Vous achèverez de le guérir, j'en ai la certitude.

Il s'adressa à Pierre Journiac :

— Croyez ce qu'elle vous dira, monsieur ; ce sera la vérité.

Il se retira, n'emportant de Solange qu'un merci et une poignée de main. Il souffrait au fond de son cœur mais il avait l'âme sereine. Combien d'hommes auraient-ils été capables d'un tel renoncement ? Combien auraient-ils fait ce qu'il avait fait ?

Bah ! Il guérirait, lui aussi. Et peut-être, un jour, aimerait-il une autre femme…

08

Solange s'assit au chevet de son mari.

— Pierre, mon ami, dit-elle.

Il rouvrit les yeux qu'il avait fermés pour lui signifier qu'il ne voulait plus la voir, car cet appel était descendu jusqu'au fond de son âme. Hostile encore, cependant, il demanda :

— Que me veux-tu ?

— Te demander s'il est vrai que tu aies voulu mourir, un soir, parce que j'étais partie.

— Il t'a dit cela ?

— Il me l'a dit. Pourquoi n'es-tu pas venu chercher à me reconquérir ? Je t'aurais suivi, je t'assure.

— Savais-je où tu étais ?

— Avec un peu de bonne volonté… Avais-tu oublié que j'avais une tante à La Sauvagère ?

— Je souffrais tellement, tellement ! Je souffre encore, parce que vous me mentez.

— Pierre ! Mais voyons, si j'avais eu un amant c'est chez lui que je serais allée ! Lorsque tu seras guéri tout à fait et que tu pourras sortir, tu demanderas à ma tante. Elle te dira que je suis arrivée chez elle le lendemain du jour où je t'ai laissé et que je n'ai pas quitté un seul jour sa maison.

— Mais lui ?

— Le docteur Briard ? S'il ne t'avait pas rencontré un soir, sur les bords de la Seine, il n'aurait jamais plus pensé à moi.

— Pourquoi gardais-tu son portrait ?

— Es-tu sûr que c'était le sien ?

— Dis-moi la vérité, Solange ; j'ai besoin de savoir.

— Écoute…

Solange fit à son mari le récit qu'avait entendu Michel et, lorsqu'elle l'eut achevé, elle dit :

— Ce que je viens de te dire là est la pure vérité. Sur la tête de notre enfant je le te jure.

— Pourquoi, demanda Pierre, ne m'as-tu pas dit cela le soir où j'ai découvert le portrait ?

— Te souviens-tu de l'état d'exaltation où tu te trouvais ? Et moi j'étais excédée. Dire que nous aurions pu être si heureux !

— Nous ne le serons plus jamais, Solange !

— Parce que tu douteras toujours ?

— Parce que je ne serai jamais qu'un bon à rien !

Solange soupira.

— Allons ! Voilà que ça recommence !

— Excuse-moi. J'aurais tant voulu te donner une vie large, aisée, te choyer…

Soudain, Pierre Journiac se mit à pleurer. Ses larmes achevèrent de fondre ce qui restait de ressentiment dans le cœur de Solange.

— Chéri ! Chéri ! s'écria-t-elle. Écoute… Le docteur Briard m'a trouvé une situation à Paris. Lorsque tu seras guéri je ferai ce que j'aurais dû faire. Je travaillerai et tu auras moins à courir le cachet. Alors, libéré d'une partie de tes soucis, tu pourras te consacrer entièrement à ton œuvre et je suis sûre, sûre, entends-tu, que tu connaîtras le succès.

Elle se pencha, posa ses lèvres sur les yeux de son mari et sécha ainsi ses larmes. Alors il murmura :

— Pardonne-moi, ma chérie. Jamais plus, jamais plus tu n'auras à te plaindre de moi.

Elle crut au serment parce qu'il y avait encore en son cœur le feu de l'amour qui couvait sous la cendre. Quand elle fut près de partir il demanda :

— Tu m'amèneras Yves demain ?

Elle promit et tint parole. Lorsqu'ils furent tous les deux près de lui, Pierre attira leurs visages et murmura :

— Le foyer qui s'est reconstitué. Je ferai tout, tout pour qu'il soit heureux.

09

Deux mois plus tard, alors qu'il tenait son cabinet pour les consultations journalières, la femme de chambre du docteur Michel Briard lui fit passer une carte qui portait ces mots :

« Monsieur et Madame Pierre JOURNIAC. »

Michel se leva et alla ouvrir lui-même la porte de son cabinet. Solange et son mari lui souriaient. Il dit :

— Soyez les bienvenus.

Et il leur serra la main. Pierre Journiac était mal à l'aise. Avant même que de s'asseoir dans le fauteuil que lui montrait Michel, il dit :

— Docteur, je me suis conduit envers vous comme un misérable. Me pardonnerez-vous jamais ?

Michel Briard eut un sourire où luisait un peu de malice.

— Je vous pardonnerai de grand cœur si vous rendez Solange heureuse, répondit-il.

— Dans ce cas, docteur, je suis sûr de votre pardon. Ma femme m'a tout appris. Vous êtes… vous êtes vraiment un dieu !

— Mon ami, dit Michel, je me suis toujours efforcé d'être un homme et c'est plus difficile qu'on ne le croit généralement.

Il s'adressa à Solange dont les regards étaient mouillés de reconnaissance et d'attendrissement.

— Nous sommes de vieux amis, lui dit-il. Voulez-vous que notre amitié qui a subi, par ma faute, une bien longue éclipse, redevienne fraternelle ?

Solange, qui était assise, se leva.

— Acceptez, Michel, mon baiser de sœur.

Et lorsqu'elle l'eut embrassé :

— Nous vous devons la vie, le bonheur qui va renaître au foyer reconstitué, ce foyer, Michel, où vous aurez toujours votre place quand vous nous donnerez la joie de venir vous y asseoir.

FIN

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Aimer%E2%80%A6_Souffrir. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : lire-gratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.